



Culte à l'occasion de la fête nationale - 5 juillet 2026
Prédication donnée par Isabelle Gerber, présidente de l'UEPAL
Jean 1,1-18

Le Verbe, la Parole est au cœur de la foi chrétienne. Non pas une parole en l'air, un small talk destiné à remplir nos malaises, mais la parole qui prend chair, s'incarne.

A cœur de notre foi la Parole devenue concrète. Où la trouver cette parole précieuse, dans le fracas du monde, dans le flot de discours et d'argumentaires ambiants ?

Si nous nous mettons à l'écoute du prologue de Jean, nous pouvons retenir quelques pistes. Cette parole donne vie et lumière. A travers elle nous est fait le don de la tendresse.

Qui peut vivre sans lumière qui peut vivre sans tendresse ? La Parole de Dieu nous rejoint là où le cœur attend.

Jean introduit son évangile, sa bonne nouvelle, par l'affirmation que Jésus nous a révélé, raconté, Dieu de nouvelle manière.

C'est ce récit qui met en route les disciples jusqu'à ce jour.

A travers l'histoire, ce sont toujours des récits qui mettent les humains en mouvement. Pour le meilleur et pour le pire. Aujourd'hui quel est le narratif proposé ? Nos contemporains trimballent leur mal-être face à des récits apocalyptiques d'une terre abîmée par des phénomènes climatiques extrêmes, le récit relayé d'un conflit de haute intensité imminent, assorti d'une violence larvée, permanente, à travers le terrorisme. Quelle alternative à ces sombres perspectives ? Qui porte un récit d'espérance ?

Récit personnel, récit collectif. Nombreux ceux qui peinent à relier les fragments de leur propre existence où manque parfois la stabilité entre des épisodes relationnels fragiles, interrompus. Quand l'histoire personnelle balbutie, l'histoire collective en balbutie davantage. Qu'est-ce qui nous relie aux autres, quel est notre sentiment d'appartenance et destinée commune ?

Ces questions convoquent le politique tout comme le religieux. Nous ne sommes pas en concurrence. Nous avons besoin de nos éclairages respectifs pour offrir un horizon, pour construire un avenir enviable, ce qui signifie concrètement pour tenter de construire un monde plus juste et plus solidaire. Quel contrat social pour ce 21^{ème} siècle naissant ? Quels repères posés par la foi chrétienne pour permettre un chemin sur lequel marcher sereinement et construire du commun ?

Paul quittant la communauté d'Ephèse dit (je cite Actes 20,32); « Maintenant je vous confie à Dieu et à sa parole d'amour. Cette parole a le pouvoir de construire votre communauté. » Les apôtres ont donc compris une première chose ; il ne s'agit pas de construire la communauté autour de soi. Chaque fois que Jésus passe enseigner la foule, chaque fois qu'il a posé un acte ou une parole de guérison, la population locale tente de le garder, de le faire roi. Invariablement Jésus s'en va, échappe à cette tentation du pouvoir.

Que cette mise en garde nous soit salutaire. Que la méfiance nous guide quand nous assistons à des politiques spectacles, à la volonté de certains puissants d'en mettre plein la vue. Osons nous lever pour protester quand on déconstruit l'état de droit, quand on modifie les lois pour régner plus longtemps, quand on construit des monuments à son effigie, quand la liberté de presse est menacée. La parole qui construit la communauté est une parole ouverte, elle ouvre un chemin pour chacune et chacun, elle n'exclut ni les précaires ni les étrangers.

La tâche des responsables est précisément de bâtir du collectif à partir de ce qui tourne l'humain vers le souci d'autrui. Lorsque Jésus nous laisse le commandement ultime « Aime ton prochain comme toi-même », il nous indique que la voie royale c'est un rapport sain à soi-même et aux autres. Il nous

donne les clés pour échapper à la prison de la lâcheté et de l'indifférence. Il ouvre en nous l'accès à ce qui fait précisément notre humanité. Celle qui a permis et permet, Dieu merci toujours encore, à des hommes et des femmes de résister en dénonçant les discours qui justifient la haine en désignant des catégories qui devraient la mériter.

Quand Jésus est crucifié puis ressuscité, il promet l'Esprit, le paraclet, très exactement le défenseur, terme juridique désignant l'avocat des indigents. La responsabilité pour autrui voilà un marqueur de notre humanité. Je suis parce que je suis par et pour autrui. (Ubuntu – Desmond Tutu)

La résurrection du Christ nous rappelle notre vocation première : vivre debout. Debout pour parler et agir, debout pour proposer et incarner un récit de foi, d'amour et d'espérance. Voilà la raison et maison d'être de l'Eglise.

Inviter, encourager chacune, chacun à se mettre à la suite de cette parole, se nourrir de ce récit pour vivre de la tendresse reçue et la mettre au service de l'autre.

Une telle dynamique au service du prochain, une énergie reçue, vivifiée par l'Esprit depuis le récit de la genèse où précisément c'est la Parole qui permet l'émergence de la vie là où règne le chaos, une parole qui nomme les choses pour nous sortir de la confusion. Une parole qui pose en nous, comme au jour de la pentecôte à travers le don de l'Esprit saint, une énergie nouvelle. Le mot énergie, en grec, suggère déjà l'engagement qui en découle, puisque *énergeia* signifie mise en actes.

L'incarnation, encore et toujours comme critère de cohérence et d'épanouissement de notre mission d'humain.

Etre debout et responsable. Le terme français nous renvoie à notre capacité de répondre de nos actes, de nos choix, de nos engagements.

Certes c'est un chemin d'intranquillité sur lequel notre foi nous engage quand elle n'est pas comprise comme un tête à tête solitaire et confortable avec Dieu. A chaque instant il s'agit de nous coudre les uns aux autres, de faire notre part pour la cohésion du tissu social. A partir de l'alliance indéfectible, inconditionnelle de Dieu, nous faisons le choix de coudre et recoudre sans cesse le lien. Entre nous et les autres, entre nous et Dieu, entre nous et nous, entre nous et le politique, entre l'Eglise et l'extérieur d'elle-même. Oui choisir de coudre et recoudre plutôt que d'en découdre avec les autorités, avec les figures d'ennemis que les idéologies mortifères savent si bien construire.

Pour vivre ensemble, pour faire société, pour se respecter, il faut s'exercer à résister au mal. Résister au mal s'ancre, pour le croyant, en Dieu. Un point qui transcende toutes nos convictions, capacités et limites. Un ancrage extérieur en plus grand que nous-mêmes, qui fonde l'éthique et nécessite sans aucun doute une certaine ascèse, du moins des efforts.

Aimer Dieu, aimer son prochain, s'aimer soi-même est difficile. C'est le combat permanent pour une vie juste et bonne, selon l'expression de Paul Ricoeur, c'est le courage d'être du théologien Paul Tillich, c'est l'exercice quotidien exigeant de refuser de participer au mal, de ne pas se laisser gagner par la contagion du mal.

Avec force et clarté, je dénonce ici tous les partis politiques, toutes les idéologies qui récupèrent la religion pour asseoir leur pouvoir, pire, pour justifier l'injustice et la haine. Le christianisme n'est pas une affaire d'identitarisme ou de suprématie, il invite à la suivance du Christ, il invite à l'amour des plus fragiles, des minorités, de tous ceux qui sont rejetés, qui ne sont protégés ni par la loi ni par la morale ambiante.

Récupérer Dieu pour son propre camp présage le pire. Nous savons dans quels enfers a mené le slogan « Gott mit uns ».

Le récit qu'il nous faut écrire, est un récit collectif. Cela n'est déjà pas une mince affaire à l'heure où nous vivons en silos, où nous vivons derrière nos écrans. Quand les chrétiens, comme nous le ferons

tout à l'heure, redisent les mots que Jésus nous a laissés pour prier, ils ne disent pas « Mon père qui es aux cieux » mais bien « Notre père ». L'articulation du je-nous est essentiel pour avancer. Elle est parfois douloureuse, mais elle est indispensable.

Le récit qui est le nôtre est celui de gens qui se préoccupent des autres. Apprenons à nous dépréoccuper de nous-mêmes. « L'Église n'est réellement Église que lorsqu'elle existe pour ceux qui n'en font pas partie » écrit le pasteur théologien Dietrich Bonhoeffer, grande figure de la résistance à la barbarie nazie, qui y laissa la vie.

« La fidélité à la bonté commence en effet à croître dès qu'on refuse de penser que d'autres que soi assumeront cette responsabilité mieux que soi. » Catherine Chalié, philosophe, nous invite à réfléchir à L'exception du bien dans son récent ouvrage éponyme. Le monde, la démocratie a besoin de nous. Je rends grâce pour toutes les bonnes volontés qui perçoivent cette trace d'infini, cette illéité comme l'appelle Lévinas, qui convoque notre responsabilité absolue envers l'autre. Ils n'ont de cesse de répandre et rallumer la lumière au milieu des ténèbres.

A cœur de notre foi, l'Autre/ l'autre dans sa dimension verticale et horizontale. Au cœur de nos démocraties, l'altérité, la nécessité de maintenir le débat, la controverse, la conversation, la pluralité, les contre-pouvoirs.

Pentecôte, l'Esprit de Dieu nous est donné pour fêter la pluralité, la chérir, pour raconter et révéler Dieu, de sorte qu'il soit accessible à chacune.e, dans sa propre langue.

Que Dieu nous inspire des récits qui maintiennent l'altérité vivante, et fassent de nous, là où nous sommes, des serviteurs et des servantes qui, avec joie et persévérance, choisissent la tendresse et le bien commun. Amen

Isabelle Gerber